

Savoirs postmodernes

André Lamontagne

Le bavardage dans la littérature québécoise

Volume 21, numéro 3 (63), printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201270ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201270ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, A. (1996). Savoirs postmodernes. *Voix et Images*, 21(3), 607–613.

<https://doi.org/10.7202/201270ar>

Revue des revues

Savoirs postmodernes

André Lamontagne, Université de Colombie-Britannique

Si littérature et savoir entretiennent depuis toujours des liens complexes, sinon suspects, l'élucidation de ces rapports n'intéresse que depuis peu la visée critique. Certes, l'idée de « connaissance » anime le projet moderne à travers les Lumières, le positivisme et les sciences analytiques de la première moitié du xx^e siècle, mais sa déconstruction participe de l'*épistémè* postmoderne. Dans sa conception de la littérature comme procès idéologique et axiologique, la critique actuelle interroge tout autant les œuvres que les déterminations qu'elle exerce sur son sujet d'étude.

Il s'est donc constitué un objet « savoir » dont le faisceau conceptuel s'étend aux domaines de la science, de l'information et de sa transmission institutionnelle, sans oublier la connaissance de soi et de l'autre. Comme en témoignent les articles recensés ici, cet objet informe la production littéraire contemporaine en même temps qu'il modélise la configuration du corpus critique.

Cette perspective duelle oriente le dossier qu'*Études littéraires* consacre aux « Savoirs de la littérature américaine contemporaine ». Comme l'indique Jean-François Chassay, il s'agit de saisir ce que « peut nous apprendre la littérature américaine contemporaine [et] quels sont ses enjeux actuels (cognitif, discursif, épistémologique)¹ » tout en proposant

un éclairage différent, celui de spécialistes exclusivement francophones.

L'article le plus fidèle à cette problématique s'avère l'excellente analyse métacritique que fait Bertrand Gervais de *Bruit de fond* de Don DeLillo. L'étude se penche sur la convergence interprétative qui comprend unanimement ce texte en fonction de la poétique postmoderne, alors que le roman, en retour, « semble être une parfaite illustration, ironie incluse, des théories postmodernes pratiquées et discutées aux États-Unis, une fictionnalisation articulée sur ses préceptes, valeurs et savoirs² ». Mettant en doute une certaine vision réductrice du discours postmoderne qui dénonce le conflit d'intérêts entre la critique et son objet, Gervais y voit plutôt le fonctionnement de ce que Stanley Fish a appelé une « communauté interprétative ». Le roman et sa réception seraient ainsi l'expression d'une communauté condamnée à vivre dans un univers « où la technologie est condition même de l'expérience humaine, son mode privilégié de connaissance, de l'autre tout comme de soi » (p. 27). Mise en péril par cette société technologique, la nouvelle poésie américaine, selon l'intéressante argumentation d'Antoine Cazé, parviendrait à transcender sa marginalité, reposant sans cesse « la question de sa syntaxe interne et celle de son articulation aux autres discours » (p. 11).

Toujours dans ce numéro, Jean-François Côté apporte un point de vue novateur dans le sempiternel débat sur les frontières respectives du modernisme et du postmodernisme en postulant que le *pop art* constituerait «le moment où la modernité esthétique touche à sa fin, notamment parce qu'il accomplit justement sur le plan des formes esthétiques la négation de cette distance que recherchait constamment la modernité esthétique avec son propre temps³». Le roman d'Andy Warhol intitulé *A* serait l'exemple extrême d'un art qui, en voulant réconcilier l'art et le savoir de la vie, aurait pavé la voie au postmodernisme. En dépit des problèmes de périodisation qu'elle soulève, l'idée est stimulante. Sylvie Goupil, dans *Possibles*, situe plutôt cette critique radicale de l'autonomie de l'art dans certains mouvements d'avant-garde du début du siècle, dans une modernité qui amorce la dérive de la modernité et sa réversion postmoderne⁴.

L'intérêt nouveau pour la connaissance permet de réactualiser certaines problématiques. Dans une livraison de *Mœbius* portant sur «L'imaginaire de la science», Guy Bouchard démontre comment la science-fiction, contrairement aux idées reçues, «constitue une critique de la monopolisation de la rationalité par la science⁵». L'étude établit ensuite un parallèle intéressant avec le corpus des utopies féministes contemporaines qui dénoncent les visées de la techno-science. Dans un registre différent, Francine Belle-Isle revient sur un thème central dans l'œuvre de Marguerite Duras pour se demander «si l'on peut régler son compte à la douleur, en faire un

objet de connaissance et donc de discours, sans la faire disparaître comme douleur, pour ne retrouver qu'une souffrance polie par les mots, dans quelque représentation de pure perte⁶».

La révision du passé historique est également à l'ordre du jour de la réflexion postmoderne et, pour un, Stéphane Stapinsky s'inquiète du rejet sans nuances de toute la période 1930-1960 par les artisans modernistes de la Révolution tranquille. Dans un article intitulé «L'esprit de procès au Québec» — et qui est en voie de devenir une référence incontournable —, l'historien estime que la «démonisation» de Duplessis et Groulx à laquelle se sont récemment livrés les Esther Delisle, Mordecai Richler et Nadia Khouri devrait nous inciter à «concevoir et mettre en œuvre une pédagogie de la mémoire⁷». En prônant une confrontation entre les mémoires collectives des différentes constituantes de la société québécoise, l'étude adhère à une lecture multiple du passé.

Cette question de la transmission du savoir trouve des échos diversifiés. La revue *Jeu* scrute la lecture des pièces classiques que proposent les metteurs en scène québécois à leur public. Au-delà des transformations esthétiques et idéologiques qu'elle opère ponctuellement sur les textes canoniques, notre scène, selon Yves Jubinville, semble fétichiser ce passé glorieux «où le théâtre occupait une position hégémonique dans le champ culturel⁸». Cette vision d'un théâtre qui cherche à échapper aux déterminations du présent n'est pas sans liens avec le débat épisodique que s'offre la société sur le rôle

de l'université. À cet égard, on consultera avec profit le dossier que propose *Horizons philosophiques* sur «Le philosophe et l'État», et plus particulièrement l'analyse que fait Jeffrey Reid de la notion d'université d'État. Examinant la fondation de l'Université de Berlin, l'étude montre comment l'affrontement entre la conception romantique de la *Bildung* et la philosophie pragmatique de Hegel contient en germes les problèmes qui interpellent l'université d'aujourd'hui, notamment son autonomie menacée ainsi que les tensions entre la recherche pure et la recherche appliquée⁹.

L'imaginaire postmoderne serait-il essentiellement urbain? Oui, à en juger par le regard que porte *Tangence* sur les systèmes sémiotiques que sont Montréal et Vancouver. Rappelant ce que la modernité littéraire doit à la ville fugace et anonyme de Baudelaire, Lise Gauvin lit dans la nouvelle contemporaine l'expression d'un univers fragmenté, qui résiste à toute saisie totalisante. D'où la séduisante hypothèse que le genre narratif court opérerait la synthèse entre modernisme et postmodernisme: «Ne trouve-t-on pas, ici comme là, une pratique du lisible, un usage du fragment et des effets de réel dont l'impertinence apparente ne renvoie à rien de moins qu'à une interrogation sur la notion même de littérature¹⁰?» Pour sa part, Pierre Popovic juge le terme *festivaesque* plus approprié que celui de carnavalesque pour désigner la réalité socioculturelle de Montréal et certaines de ses thématiques romanesques. Déplorant avec raison l'application sans nuances de certains concepts bakhtiniens à la littérature québécoise, cet article novateur soutient que notre

«façon de concilier le festif et le mercantile, la consommation et le culturel, la consommation de la culture et la culture de la consommation, le populaire et le sériel, l'abondance et la performance» (p. 123-124) traduirait beaucoup plus un consentement postmoderne au capitalisme que la subversion de l'ordre établi propre au carnaval de la Renaissance.

Quant à Vancouver, ce serait sa nature indéterminée et son culte de la marge qui la feraient coïncider avec la poétique de la fiction contemporaine. Ainsi, Tim Acton rappelle en quels termes méprisants l'écrivain Malcolm Lowry parlait de cette ville qui témoignerait d'une faillite du sens. Laurie Ricou, pour sa part, voit dans la «bordure» la métaphore qui décrit le mieux Vancouver: borduré du Stanley Park ou du Pacifique plus que ville en elle-même¹¹.

Souvent célébrée par la *doxa* postmoderne, l'inscription de l'autre dans la ville¹² ne se fait pas toujours sur un mode euphorique. Comme le souligne pertinemment Alain-Michel Rocheleau, dans un article qui jette un éclairage intéressant sur le monde de Michel Tremblay, la marginalité, sous sa forme extrême qu'est le travestissement, peut s'avérer une quête identitaire dégradée, tant sur le plan individuel que collectif¹³.

Connaissance(s) de l'autre

L'explosion actuelle des altérités appelle donc à une certaine prudence critique. Ainsi, l'ouvrage récent de Windfried Siemerling nous invite à distinguer le sujet hétérologique, qui cherche à comprendre l'autre de l'intérieur, d'une altérité de type théti- que, où l'on appréhende l'autre à

partir de ses propres catégories¹⁴. Le corpus des revues témoigne aussi d'enjeux stratégiques différents dans la connaissance de l'autre.

Le numéro qu'*Ellipse* consacre à deux représentants de l'écriture migrante, Fulvio Caccia et Mary Melfi, illustre que, dans le contexte québécois, l'altérité est souvent associée à l'idéologie transculturelle. Dans l'avant-propos, D.G. Jones donne la réplique aux propos tenus par Jacques Parizeau le soir du référendum :

The *mouvement indépendantiste* is itself a major «ethnic» disturbance in the Global Free Market, troubling the free flow of big money — and small money — which is no longer bullion so much as an index of activity : the flow of energy, information, and talent¹⁵.

Si je préfère voir dans cette affirmation un jeu dialectique plutôt qu'une adhésion au nouvel ordre économique mondial, la suite de l'argumentation n'en est pas moins étonnante. Fulvio Caccia et *Vice Versa*, poursuit l'auteur de l'article, entretiennent des contacts avec Toronto, New York, Paris et Rome. *So what?* Serait-ce là la mesure du talent? Mais je m'en voudrais de ne pas rendre justice à la belle rétrospective des poèmes de Caccia que nous offre *Ellipse*. Pour Robert Giroux, la triple quête qui informe cette œuvre (identitaire, langagière et amoureuse) débouche sur une «tentation mythique¹⁶» qui efface les frontières. Hédi Bouraoui tient des propos similaires à ceux de Jones dans *Liaison. La revue des arts en Ontario français*, en dénonçant la ghettoïsation du milieu et en mettant en question l'idéologie des *Littéra-*

*tures de l'exigüité*¹⁷, «grille d'évaluation qui est au fond une notion traditionnelle de minorisation du corpus à la recherche d'autres minorités pour asseoir son pouvoir¹⁸». Ici encore, la spécificité d'une collectivité est mise en cause au nom d'un sujet transnational. Le point de vue de Bouraoui a le mérite de soulever les implications institutionnelles du concept d'altérité, la didactique de l'autre étant trop souvent négligée par la théorie.

La revue *Tangence* comble cette lacune en appréhendant «Les littératures francophones de l'Afrique et des Antilles» (n° 49, décembre 1995) sous l'angle de leur enseignement dans les universités étrangères. Amadou Koné interroge le statut imparti à la littérature francophone dans les départements de français; Frans C. Amelinckx suggère de repenser le concept d'altérité, perçu par certains comme un avatar du discours néocolonialiste, en fonction d'une idée chère à Claudel, celle de «co-naître au texte»; Fernando Lambert énonce les principes d'une méthodologie de la différence; Hans-Jürgen Lüserbrink et Josias Semujanga interprètent différemment l'esthétique polygénérique qui caractérise la fiction narrative de l'Afrique, le premier prônant la nécessité de se distancer de la tradition critique occidentale, le second proposant au contraire de replacer les romans africains dans l'histoire du roman européen.

L'intérêt de *Dalhousie French Studies* pour les «Mises en scène du regard» recoupe les recherches sur l'altérité, le regard étant à la fois ce qui exerce un pouvoir différenciateur et «cette chose chue de l'autre¹⁹». Dans son excellente étude de la

représentation dans *La Princesse de Clèves*, Christine Roulston décrit une condition que l'on pourrait, me semble-t-il, facilement transposer de la cour sous la monarchie française à la société postmoderne : « C'est un monde où la scène publique détermine le désir privé et où le regard social détermine l'identité du moi²⁰. » Le numéro explore diverses formes de représentation (scripturale, architecturale, théâtrale, graphique), et l'on retiendra les articles de Richard Saint-Gelais sur le processus de lecture des bandes dessinées, d'Anne-Marie Picard sur l'identité et l'altérité dans *Le Désert mauve* de Nicole Brossard et *Rose Mérie Rose*, de Marie Redonnet, ainsi que l'intéressante comparaison qu'établit Angelina Vaz entre la théorie de l'altérité de Sartre et la discussion que fait Foucault du Panopticon, cette prison « idéale » qui exemplifie la menace thétique que représente le regard de l'autre.

Savoir au féminin (?)

Si un consensus critique semble aujourd'hui se dégager autour de l'idée d'écriture au féminin, peut-on postuler l'existence d'un savoir au féminin ? C'est là la question qui m'interpelle à la lecture de différents dossiers sur les écrits des femmes. *Arcade* se demande ainsi : « Comment s'articule la pensée des femmes en 1995²¹ ? » Les très beaux textes que signent Denise Desautels et Carole David sur le quotidien de la table de travail laissent entrevoir une visée cognitive autre, qui tente de réconcilier l'écriture et la vie. La pensée d'une Hannah Arendt, qu'accompagne un excellent commentaire de France Théoret, donne l'exemple d'une théorie qui se démarque de

l'acceptation sans nuances de toutes les opinions : « C'est par le refus et l'incapacité d'entrer en rapport avec les autres par l'entremise du jugement que naît le véritable *skandala*²². » Dans *Tessera*, Mary Polito apporte un éclairage nouveau sur un sujet jusque-là cantonné dans la neutralité des études postcoloniales (« Écriture et nations »), en démontrant comment l'introduction conjointe des femmes et d'un corpus littéraire national dans les universités britanniques et canadiennes obéissait au développement de l'idéologie bourgeoise et du nationalisme racial²³.

Tangence — qui est décidément sur tous les fronts — aborde les écritures au féminin sous l'angle du « genre marqué » : le *gender* comme le genre qui, pour Lori Saint-Martin, « sont des constructions sociales et discursives au service du groupe dominant²⁴. » Le numéro, qui établit un pont avec les *gender studies* anglophones, rassemble des articles portant sur des textes au féminin novateurs pour leur époque.

Pascale Noizet ouvre le dossier en disséquant la conception moderne de l'amour qui prend forme au XVIII^e siècle : « L'épreuve autrefois actualisée entre le couple amoureux et l'ordre social prégnant se réalise cette fois par l'antagonisme formateur entre les deux protagonistes²⁵. » La vision essentialiste de la féminité et le mythe de l'innéité hétérosexuelle qui en découlent seront contestés par des auteures aussi différentes que Jane Austen, Louise Leblanc et Elfriede Jelinek. Barbara Havercroft poursuit la réflexion en soulignant le faible nombre d'ouvrages consacrés à la littérature postmoderne au féminin et en posant une question lourde de

conséquences : « La condition post-moderne est-elle un syndrome surtout patriarcal qui incarne et réaffirme, dans des nombreuses études et analyses métatextuelles, une des hiérarchies qu'elle prétend dissoudre, c'est-à-dire celle qui existe entre les hommes et les femmes²⁶ ? » L'auteure de l'article voit dans l'œuvre de l'Allemande Irmtraud Morgner « la possibilité féminine de célébrer l'impropre, l'hétérogène, l'ex-centrique, sans pour autant tomber dans le piège postmoderne d'une simple jouissance formelle dénuée de force politique » (p. 33). Si le reproche d'apolitisme gagnerait, selon moi, à être nuancé par un examen attentif des littératures américaines, cette étude n'en éclaire pas moins la nature ambiguë des liens entre postmodernisme et féminisme.

Tout en rappelant comment la poésie québécoise, notamment sous l'impulsion de l'écriture des femmes, a décloisonné les genres littéraires, Louise Dupré souligne à juste titre que la critique a par ailleurs peu étudié le fonctionnement de ce métissage générique. Ce souci analytique la conduit à isoler, à partir d'un recueil de Louise Cotnoir, certains traits constitutifs de la poésie en prose qui appartiendraient à « une logique postmoderne, [à] un temps posthistorique où les métarécits qui ont fondé la culture occidentale se sont effrités, où l'espoir en l'Homme s'est effondré, avec la découverte de la sexualisation du sujet²⁷ ». Cette remise en cause d'un sujet universel apporte un élément de réponse à la question posée par Havercroft.

Enfin, constatant que « le féminisme ne pourra faire l'économie d'une réflexion critique sur la famille

et sur ses modes de représentation [car] aucune institution n'a joué un rôle aussi essentiel dans la construction sociale de la généricité²⁸ », Marianne Hirsh emprunte à Walter Benjamin le terme d'« inconscient optique » pour comprendre le fonctionnement de l'œil familial. En déconstruisant un savoir doxique à partir d'un processus de cognition littéraire élargi, cet article se veut un regard tendu à la fois vers l'intériorité et l'extériorité du savoir ; il traduit bien, me semble-t-il, une certaine posture postmoderne.

-
1. Jean-François Chassay, « Présentation », *Études littéraires*, vol. XXVIII, n° 2, automne 1995, p. 5.
 2. Bertrand Gervais, « Les murmures de la machine. Lire à travers le *Bruit de fond* de Don DeLillo », *ibid.*, p. 22.
 3. Jean-François Côté, « Le roman pop. Andy Warhol et la fin de la modernité esthétique », *ibid.*, p. 37.
 4. Sylvie Goupil, « Avant-gardes et dérive de la modernité : quelques pistes de réflexion », *Possibles*, vol. XX, n° 1, hiver 1996, p. 26-36.
 5. Guy Bouchard, « La science-fiction comme critique de la science », *Mœbius*, n° 64, été 1995, p. 39.
 6. Francine Belle-Isle, « Le plaisir impossible chez Duras », *Études littéraires*, n° 28, été 1995, p. 33.
 7. Stéphane Stapinsky, « L'esprit de procès au Québec », *Possibles*, vol. XIX, nos 1-2, hiver-printemps 1995, p. 38. Cet excellent numéro, qui anticipait le dernier référendum, rassemble une vingtaine de textes autour de quatre thèmes : la mémoire, le blocage, l'enjeu, la promesse.
 8. Yves Jubinville, « Marivaux à distance. Claude Poissant monte *Le Prince travesti* », *Jeu*, n° 74, mars 1995, p. 9.
 9. Jeffrey Reid, « L'université d'État et ses contradictions philosophiques : Hegel et la création de l'Université de Berlin », *Horizons philosophiques*, vol. V, n° 2, 1995, p. 1-19.
 10. Lise Gauvin, « La nouvelle : un art urbain? », *Tangence*, n° 48, octobre 1995, p. 157.
 11. Tim Acton, « Malcolm Lowry's vision of Vancouver », *ibid.*, p. 31-42; Laurie Ricou,

- «Vancouver — Rim of the Park», *ibid.*, p. 24-30.
12. «Création propre à l'espace et au génie urbain» (p. 160), écrivent pour leur part Réjean Beaudoin et Guy Poirier en post-face de cette livraison de *Tangence*.
 13. Alain-Michel Rocheleau, «Visages montréalais de la marginalité québécoise dans l'œuvre de Michel Tremblay», *ibid.*, p. 43-55.
 14. Windfried Siemerling, *Discoveries of the Other: Alterity in the Work of Leonard Cohen, Hubert Aquin, Michael Ondaatje, and Nicole Brossard*, Toronto, University of Toronto Press, 1994, p. 1-29.
 15. *Ellipse*, n° 54, 1995, p. 6. Traduction: «Le mouvement indépendantiste constitue lui-même un sérieux bouleversement «ethnique» au sein du libre marché planétaire, troublant la libre circulation des gros sous — et des petits — qui représentent aujourd'hui, plutôt que leur valeur en or, un indice d'activité: circulation de l'énergie, de l'information et du talent.»
 16. Robert Giroux, «Mythic Temptation», *ibid.*, p. 11-20.
 17. François Paré, *Les Littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir, 1992.
 18. Hédi Bouraoui, «Souchitude et originalité», *ibid.*, p. 24.
 19. Anne-Marie Picard, «Introduction», *Dalhousie French Studies*, vol. XXXII, automne 1995, p. vii.
 20. Christine Roulston, «La déception du regard dans *La Princesse de Clèves*», *ibid.*, p. 21.
 21. Bianca Côté, Louise Dupré, France Mongeau, Germaine Mornard, «Liminaire», *Arcade*, n° 32, hiver 1995, p. 11.
 22. Hannah Arendt, *Juger*, Seuil, 1991, p. 160.
 23. Mary Polito, «Feeling "the thing": Women and a National Literature enter the Academy», *Tessera*, vol. XVIII, été 1995, p. 41-52. Je signale une livraison de *Ellipse* (n° 53, 1995) qui jumelle les textes des écrivaines Nicole Brossard et Erin Mouré.
 24. Lori Saint-Martin, «Liminaire», *Tangence*, n° 47, mars 1995, p. 5.
 25. Pascale Noizet, «L'amour moderne: de tradition en transgression ou... la féminité en question», *ibid.*, p. 10.
 26. Barbara Havercroft, «Vie et aventures du féminisme postmoderne d'après Imtraud Morgner», *ibid.*, p. 21.
 27. Louise Dupré, «Louise Cotnoir: le romanesque de la poésie en prose», *ibid.*, p. 41. Paul Perron offre une analyse similaire d'un autre texte de poésie en prose, *Le Fou d'Elsa*, de Louis Aragon. La différence entre les deux œuvres — qui distinguerait modernisme et postmodernisme — tiendrait à ce que chez Aragon, il y a tentative de promulguer le sujet dans l'Histoire. («Relire *Le Fou d'Elsa* de Louis Aragon», *Études littéraires*, vol. XXVIII, n° 1, été 1995, p. 69-81.)
 28. Marianne Hirsh, «Photos de famille», *ibid.*, p. 84-85.